

Une rupture sans fin: la mémoire contestée de la perestroïka en Russie

A never-ending rupture: the contested memory of perestroika in Russia

Dr. Guillaume SAUVÉ 

Université du Québec à Montréal &
Université de Montréal

DOI:
<https://doi.org/10.35219/europe.2025.1.01>



Article reuse guidelines:
<https://www.gup.ugal.ro/ugaljournal/index.php/europe/navigationMenu/view/opacc>

Abstract

In contemporary Russia, perestroika - the reforms led by Mikhail Gorbachev between 1985 and 1991 - is often seen as synonymous with chaos and the collapse of the state. Yet this article shows that this period remains a contested collective memory, where it symbolizes an unfinished past, a bearer of present-day hopes and fears. In contrast to the widely condemned 1990s, perestroika provokes heated debate against a backdrop of weak state commitment to this legacy. Presidents Putin and Medvedev have avoided taking a stand, leaving room in the political and media spheres for fierce memory wars aimed at “continuing,” “repeating” or “avoiding” the repetition of perestroika, as a model or counter-model for expected or feared reforms.

Keywords: Russia, perestroika, Gorbachev, history politics, memory wars

Résumé

Dans la Russie contemporaine, la perestroïka, réformes menées par Mikhail Gorbatchev entre 1985 et 1991, est souvent perçue comme synonyme de chaos et d'effondrement de l'État. Pourtant, cet article montre que cette période reste une mémoire collective contestée, où elle symbolise un passé inachevé, porteur d'espoirs et de craintes actuelles. Contrairement aux années 1990, largement condamnées, la perestroïka suscite des débats houleux dans un contexte de faible engagement de l'État sur cet héritage. Les présidents Poutine et Medvedev évitent de prendre position, laissant place dans les sphères politiques et médiatiques à des luttes mémorielles féroces visant à « poursuivre », « répéter » ou « éviter » la répétition de la perestroïka, en tant que modèle ou contre-modèle des réformes attendues ou redoutées.

Mots-clés: Russie, perestroïka, Gorbatchev, politique historique, luttes mémorielles

Corresponding author:

Dr. Guillaume SAUVÉ, Université du Québec à Montréal & Université de Montréal
E-mail: guillaume.gregoirsauve@sciencespo.fr

Le décès de Mikhaïl Gorbatchev, survenu le 30 août 2022, a suscité des réactions contrastées à l'échelle internationale. En Occident, le dernier président de l'Union soviétique (1985-1991) demeure largement respecté pour ses réformes de libéralisation et de démocratisation, connues sous le nom de perestroïka, ainsi que pour son rôle dans la fin de la guerre froide, qui lui a valu le Prix Nobel de la paix en 1990. Les nombreux hommages émanant des chancelleries occidentales témoignent de cette reconnaissance. En Russie, en revanche, la réception de son héritage est nettement plus ambivalente. Le président Vladimir Poutine ne lui a accordé qu'un hommage mesuré, réservant des éloges bien plus appuyés à Daria Douguina, une journaliste pro-Kremlin assassinée quelques jours plus tôt (Shevchuk, 2022). Plus largement, c'est une idée répandue que Gorbatchev n'a pas été prophète en son pays (Mandraud, 2022). Les enquêtes d'opinion révèlent effet qu'une majorité de Russes estime depuis trois décennies qu'il aurait été préférable que la perestroïka n'ait pas eu lieu, celle-ci étant principalement associée à l'effondrement économique et à la dissolution de l'Union soviétique (Levada-Tsentr, 2020).

Pourtant, le jugement rétrospectif des Russes sur la perestroïka est moins uniforme qu'il n'y paraît, en particulier lorsqu'on le compare à leur perception d'une autre période récente de leur histoire : les « années 1990 », associées aux mandats du président Boris Eltsine. La mémoire de cette décennie fait l'objet d'un rejet massif : entre 60 et 70 % des Russes la jugent négativement, tandis qu'à peine 15 % l'évaluent positivement, et ce, de manière constante au fil des ans (Sharafutdinova, 2021, p. 127). En revanche, la condamnation de l'héritage de Gorbatchev est bien moins tranchée. Depuis trente ans, environ 50 % des Russes en ont une opinion défavorable, contre 40 % qui l'évaluent positivement. De plus, cette perception est beaucoup plus fluctuante, connaissant des variations notables au fil des années, au point même de s'inverser en 2008 et 2009 (Levada-Tsentr, 2020). Par ailleurs, si Gorbatchev lui-même demeure majoritairement impopulaire, plusieurs des acquis de ses réformes, tels que la propriété privée,

les élections concurrentielles, la liberté d'expression, la liberté de conscience et le rapprochement avec l'Occident, sont jugés positivement (Gorbymedia, 2025). Il apparaît donc clairement que la mémoire de la perestroïka reste un objet de débat en Russie.

Cette ambiguïté pourrait être liée au cadre temporel particulièrement extensible associé à cette période. Contrairement aux années 1990, conçues comme une époque clairement délimitée par la décennie dont elles portent le nom, la perestroïka est souvent perçue comme une rupture dont la fin demeure indéterminée. Son point de départ est bien identifié – l'arrivée de Gorbatchev au pouvoir en 1985 –, mais sa conclusion reste floue. Cette incertitude transparaît dans un témoignage recueilli par des sociologues analysant les récits de vie sur cette période de transition : « La perestroïka, c'est quand ? En 1991 ? » (Duprat-Kushtanina & Vapné, 2015, p. 5). Une étude menée par des chercheurs russes sur la mémoire de la perestroïka parmi les protestataires de l'hiver 2011-2012 arrive à une conclusion similaire :

une image ironique et négative de la perestroïka domine dans la conscience de masse, mais l'une des caractéristiques de cette image est sa proximité sémantique non pas avec la période soviétique tardive (qui est avant tout associée à la « stagnation »), mais avec les « années 1990 » postsoviétiques, où l'effondrement de l'URSS n'apparaît pas en qualité de frontière sémiotique entre les époques soviétique et postsoviétique, mais est plutôt perçu comme le pivot sémantique des processus de réforme et de reconstruction. (Reut & Teterevleva, 2014, p. 159).

Ainsi, pour de nombreux Russes, la perestroïka n'est pas perçue comme le dernier chapitre de l'ère soviétique, comme le suggère l'historiographie établie, mais plutôt comme le premier chapitre de l'époque postsoviétique, un moment fondateur dont l'expérience semble se prolonger indéfiniment dans le présent. Cette perception est illustrée par un sondage de 2013, selon lequel

50 % des répondants considèrent que « la perestroïka n'est pas terminée (*ne konchena*) » (Fond obshchestvennoe mnenie, 2013). Pour le sondeur Lev Gudkov, la perestroïka demeure si actuelle en Russie que les opinions à son sujet traduisent une attitude plus large vis-à-vis du régime postsoviétique (cité par Khamraev, 2019). Cette analyse rejoint les travaux de Pyle (2021), qui montrent que c'est l'expérience de la perestroïka, bien plus que celle des années 1990, qui est la plus directement corrélée avec la manière par laquelle les Russes évaluent la situation contemporaine.

De fait, les expériences de cette période sont profondément contrastées. Les personnes âgées, les populations moins éduquées ou moins favorisées, ainsi que les résidents des petites villes et des zones rurales – en somme, ceux qui figurent parmi les « perdants » de la transition postcommuniste – sont les plus critiques envers la perestroïka (Kuznetsov, 2016 ; Levada-Tsentr, 2020). Pourtant, comme le souligne Jeffrey C. Alexander (2012), les traumatismes collectifs ne sont pas de simples reflets transparents de l'expérience vécue ; ils résultent d'un processus de construction sociale impliquant une sélection et une hiérarchisation des événements qui leur confèrent un sens particulier. Cette dynamique est particulièrement évidente dans le cas de la mémoire des années 1990. Bien que la perception de cette décennie soit marquée par des clivages sociaux similaires à ceux observés pour la perestroïka, sa cristallisation en un récit extrêmement négatif – résumée dans l'expression péjorative *likhie devianostye* (« les années 1990 enragées ») – ne s'est produite qu'à partir du milieu des années 2000, sous l'effet d'une diabolisation systématique orchestrée par les élites dirigeantes, à commencer par Vladimir Poutine (Malinova, 2018b, p. 46-47).

Cet article examine comment, malgré des perceptions souvent négatives, la mémoire de la perestroïka demeure un enjeu hautement contesté au sein de la société russe contemporaine. Plutôt que d'évaluer la véracité historique des discours mémoriels sur la perestroïka, nous nous intéressons à la manière dont ces discours s'inscrivent dans une pluralité de récits concurrents, chacun conférant un sens particulier aux événements

et prescrivant des actions politiques concrètes. La perestroïka, en effet, reste une mémoire en friche, dont l'héritage ambigu est régulièrement mobilisé dans les luttes politiques actuelles, reflétant à la fois les espoirs et les craintes quant à l'avenir de la Russie.

Plus précisément, nous cherchons à identifier les différents « récits » par lesquels les acteurs des luttes mémorielles tentent d'imposer une signification aux événements passés. Suivant les travaux fondateurs de Hayden White (1975), ces structures narratives impliquent une série de choix dans l'organisation du récit de mémoire : elles mettent en avant certains aspects tout en occultant d'autres, ordonnent la succession des événements, portent un jugement sur la capacité des protagonistes à influencer sur le cours de l'histoire et, surtout, suggèrent des implications politiques. En s'appuyant sur la typologie des récits littéraires de Northrop Frye (1957), White identifie quatre structures narratives génériques dans l'écriture de l'histoire : le récit romantique, qui met en scène un affrontement héroïque entre le bien et le mal ; le récit comédique, qui cherche à réconcilier les antagonistes ; le récit tragique, qui souligne les contradictions internes du héros ; et le récit satirique, qui remet en question la réalité même des événements.

L'identification des récits qui structurent les mémoires rivales du passé permet de révéler les lignes de fracture et les présupposés implicites qui façonnent le regard d'une société sur son histoire. Cela est d'autant plus pertinent lorsque la mémoire en question concerne un moment fondateur au sens et à l'héritage disputés, comme c'est le cas de la perestroïka dans la Russie postsoviétique, ainsi que nous l'avons vu. À cet égard, cette étude s'inscrit dans la lignée des travaux d'historiens tels que Lynn Hunt sur la Révolution française (1984) et James Krapfl sur la révolution de 1989 en Tchécoslovaquie (2013), qui ont mobilisé le cadre d'analyse de White pour examiner la succession et la concurrence des récits de la révolution, mettant en lumière les efforts des différents groupes pour définir la signification du passé et ses implications pour l'avenir.

Les récits construits autour de la révolution tchécoslovaque présentent des similitudes frappantes avec ceux élaborés en Russie sur la perestroïka, ce qui s'explique par la proximité temporelle et politique de ces événements. Comme le montre Krapfl (2013), les acteurs de la révolution tchécoslovaque ont d'abord interprété leur mouvement dans un cadre binaire propre au récit romantique, opposant le bien et le mal au nom d'idéaux transcendants. Une dynamique similaire s'est manifestée en Union soviétique, où la perestroïka a structuré la scène politique en deux camps irréconciliables : d'un côté, les « démocrates » (Lukin, 2000 ; Sauvé, 2025), de l'autre, les « nationaux-patriotes » (O'Connor, 2006 ; Faure, 2025), chacun persuadé d'incarner la vérité et l'honnêteté face à des adversaires perçus comme hypocrites ou dogmatiques.

En Tchécoslovaquie, ce récit romantique est rapidement entré en conflit avec un récit comédique, porté par les nouvelles élites politiques, qui prônait la réconciliation des camps opposés au nom de leur humanité commune et d'un impératif de stabilité. Cette évolution visait à clore l'élan révolutionnaire et à consolider le statu quo récemment établi. Un processus similaire s'est déroulé en Russie dans les années 1990. Initialement porté au pouvoir par une vague antisoviétique nourrie d'un récit romantique, le président Boris Eltsine s'en est détaché en adoptant progressivement un récit comédique de la transition politique comme processus de réconciliation nationale. Pour incarner cette nouvelle posture, il a renvoyé son Premier ministre, Egor Gaïdar, figure associée aux réformes économiques radicales, et l'a remplacé par Viktor Tchernomyrdine, issu du complexe militaro-industriel. Il a également prononcé une amnistie en faveur des putschistes issus de l'establishment soviétique qui avaient orchestré le coup d'État manqué de 1991. Cependant, cette conversion au récit comédique s'est avérée peu convaincante : en 1996, confronté à une réélection incertaine, Eltsine a renoué en catastrophe, et pour la dernière fois, avec le récit romantique, présentant sa candidature comme un choix historique entre le passé et l'avenir.

Les conflits mémoriels chaotiques des années 1990 autour de la perestroïka dépassent le cadre du présent article, mais ils en constituent le point de départ. Lorsque Vladimir Poutine arrive au pouvoir en 2000, le récit romantique de la perestroïka s'est déjà considérablement affaibli, et depuis plusieurs années, les nouvelles élites russes tentent de lui substituer un récit comédique visant à apaiser les divisions engendrées par cette période. Nous verrons toutefois que cette tentative d'imposition d'un récit consensuel ne parviendra pas à s'imposer sous Poutine et qu'il sera régulièrement contesté par plusieurs récits concurrents.

Cet article analyse les différents récits qui structurent les usages politiques de la mémoire de la perestroïka à l'époque poutinienne contemporaine, de 2000 jusqu'au décès de Gorbatchev en 2022, événement qui marque symboliquement la fin d'une époque, dans un contexte marqué par l'invasion à grande échelle de l'Ukraine. Il se divise en deux parties.

La première partie porte sur la politique mémorielle officielle, que nous analysons principalement à travers les discours des présidents Poutine et Medvedev. Nous verrons que le récit qu'ils proposent de la perestroïka s'inscrit effectivement dans une perspective comédique, visant à surmonter les divisions héritées du passé. Toutefois, ce récit demeure faible et peu structuré, car les présidents russes évitent généralement de se prononcer sur cette période, précisément parce qu'elle reste une source de clivages au sein de la société. Ce relatif silence du pouvoir contraste avec la diabolisation systématique des années 1990 et impose d'élargir l'analyse de la mémoire de la perestroïka au-delà des cercles dirigeants.

C'est l'objet de la seconde partie, qui s'intéresse aux usages politiques de la perestroïka dans les sphères intellectuelles et médiatiques, où elle est invoquée tantôt comme modèle, tantôt comme contre-modèle pour les réformes à venir, qu'elles soient espérées ou redoutées. Cette section prend pour fil conducteur l'idée d'une « perestroïka 2 », qui évoque la perspective d'une répétition de la perestroïka dans la Russie contemporaine. Apparue en 2008, cette expression a donné lieu à de vifs débats,

révélateurs des luttes mémorielles qui traversent la sphère publique russe. Loin d'être un chapitre clos, ces controverses montrent que la perestroïka demeure un chantier inachevé.

La perestroïka dans la politique mémorielle officielle

Les acteurs politiques occupent généralement l'avant-scène des politiques mémorielles, l'histoire constituant l'un des principaux registres de légitimité politique dans les sociétés modernes. En Russie, Vladimir Poutine se positionne en « historien en chef » (Werth, 2022), déployant des efforts soutenus pour consolider un récit national conforme à sa vision du patriotisme. Cette entreprise se manifeste particulièrement à travers deux axes majeurs d'investissement symbolique tout au long de ses mandats. D'une part, la sacralisation de la victoire soviétique dans la Seconde Guerre mondiale – désignée en Russie sous le nom de Grande Guerre patriotique – occupe une place centrale. Sous Poutine, la Russie réactive les rituels commémoratifs instaurés dans les années 1970 autour du Jour de la Victoire, tout en les enrichissant de nouvelles pratiques mémorielles et d'initiatives d'éducation patriotique. Cette valorisation mémorielle s'accompagne d'une inscription juridique, la victoire soviétique faisant désormais l'objet d'une sacralisation législative intégrée à la Constitution. D'autre part, Poutine mobilise systématiquement la mémoire des années 1990 comme un repoussoir, décrivant cette période comme un temps des troubles qui, par contraste, viendrait légitimer la stabilité instaurée sous son régime. Selon Gulnaz Sharafutdinova, ce récit des années 1990 constitue le pendant négatif du culte de la Grande Guerre patriotique (2021, p. 110). À ces deux piliers fondateurs de la politique mémorielle poutinienne s'ajoute, depuis 2014, une réécriture impérialiste de l'histoire des relations entre Russes et Ukrainiens, qui atteint son paroxysme dans un article-fleuve signé par Poutine à l'été 2021 (Sieca-Kozłowski, 2024, p. 201-220). Ce texte anticipe et, de fait, justifie l'invasion à grande échelle qui suivra quelque six mois plus tard.

Au-delà de ces trois objets de mémoire, la politique historique de l'État russe se révèle souvent amorphe et éclectique. Contrairement aux idées reçues qui présentent le régime de Poutine comme une continuation des pratiques soviétiques d'endoctrinement généralisé, la politique mémorielle de la Russie contemporaine se distingue par son caractère sélectif, contradictoire et opportuniste. Plutôt que d'en être l'architecte, l'État semble bien souvent suivre les représentations populaires, adoptant une approche réactive plutôt que prescriptive (Miller, 2012 ; Gill, 2013 ; Lipman, 2013 ; Malinova, 2015 ; McGlynn, 2023). Cette dynamique repose, d'une part, sur une stratégie d'« ambiguïté volontaire » (Shevel, 2011) qui offre aux dirigeants une plus grande marge de manœuvre pour atteindre leurs objectifs pragmatiques, en évitant l'imposition d'un programme idéologique rigide. D'autre part, le caractère hautement sélectif de la politique mémorielle russe relève d'un calcul stratégique visant à rallier un soutien large en s'appuyant sur des perceptions largement partagées, tout en évitant de prendre position sur des sujets clivants. Ainsi, la Grande Guerre patriotique, l'un des rares épisodes de l'histoire russe à faire l'objet d'une appréciation quasi unanime, occupe une place centrale dans les politiques mémorielles. À l'inverse, les figures et événements plus controversés sont largement éludés, comme c'est le cas de Joseph Staline. L'omission de ce dernier dans le discours officiel de Poutine et l'absence de toute commémoration d'État en son honneur illustrent cette prudence mémorielle (McGlynn, 2023, p. 25).

À défaut d'un récit national cohérent, se dégage des pratiques mémorielles officielles une vision essentiellement étatiste de l'histoire russe, comme une succession cyclique d'épisodes de grandeur à valeur de modèles – du règne de Vladimir le Grand à celui de Léonide Brejnev en passant par Pierre le Grand et Alexandre III – quand l'unité du peuple assurait la stabilité et le rayonnement de l'État, et d'épisodes de déclin à valeur d'avertissements – du « joug tataro-mongol » aux années 1990 en passant par le « temps des troubles » à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles – quand les divisions internes

provoquaient le délitement de l'État (Klimenko 2021). Dans cette perspective, les diverses révolutions russes font l'objet d'un traitement ambigu : l'évènement lui-même est condamné comme un moment de destruction et d'instabilité par excellence, mais il est en partie excusé par ses résultats, soit la renaissance d'une nouvelle forme de la puissance russe. L'ambiguïté mémorielle du régime, qui condamne la révolution tout en célébrant ses résultats, se manifeste avec acuité dans le traitement officiel réservé à la révolution bolchevique. Il oscille entre une dénonciation de principe de toute révolution et une nostalgie persistante de la puissance soviétique. Pour le pouvoir en place, la question demeure particulièrement délicate, d'autant plus que la révolution d'Octobre 1917 continue de diviser l'opinion publique en Russie (Fitzpatrick, 2017). Cette polarisation se reflète jusque dans les cercles du pouvoir, marqués par une opposition entre les « rouges », qui exaltent la grandeur de l'URSS, et les « blancs », nostalgiques du tsarisme et soucieux de réhabiliter la mémoire des généraux monarchistes ayant combattu les bolcheviks lors de la guerre civile (Laruelle & Karnyshneva, 2021). Face à cette tension, la position officielle de l'État postsoviétique s'apparente à un compromis, comme en témoignent ses symboles officiels, où le blason impérial voisine avec l'hymne soviétique remanié.

Dans ce contexte, le centenaire de la révolution bolchevique en 2017 a constitué un véritable embarras pour le régime (Ferretti, 2017 ; Malinova, 2018). Confrontés à cet événement hautement polarisant, Vladimir Poutine et la plupart des hauts dirigeants russes ont réagi comme ils le font habituellement face aux épisodes controversés de l'histoire nationale : par l'esquive et le silence. Ils ont adopté une posture « agnostique » (Laruelle et Karnyshneva, 2021, p. 80), s'abstenant de tout commentaire officiel tout en tolérant l'expression publique des mémoires antagonistes, « rouges » et « blanches », issues de la société civile. Cette approche s'inscrit dans une tendance plus large de reconfiguration du calendrier mémoriel. Ainsi, l'anniversaire de la révolution d'Octobre, qui était célébré sous l'URSS par un jour férié le 7 novembre, a

d'abord été rebaptisé « Jour de l'entente et de la réconciliation » sous Boris Eltsine, avant d'être renommé « Jour de l'Unité nationale » et déplacé au 4 novembre par Poutine lors de son deuxième mandat. Cette nouvelle commémoration met en avant l'unité du peuple russe en référence à l'alliance du prince Dmitri Pojarski et du marchand Kouzma Minine contre l'invasion polonaise au XVII^e siècle. Ce déplacement symbolique illustre un effort de réinscription d'un moment de rupture dans ce que nous avons décrit plus haut comme un récit comédique, visant à souligner le ralliement patriotique dans une logique de réconciliation nationale.

Un phénomène similaire semble à l'œuvre dans la politique mémorielle officielle concernant la perestroïka. D'une part, l'événement est présenté comme un moment de perte, puisqu'il a conduit à l'éclatement de l'État. L'une des déclarations les plus célèbres de Vladimir Poutine illustre cette vision : en 2005, il qualifiait l'effondrement de l'Union soviétique de « plus grande catastrophe géopolitique du XX^e siècle » (Putin, 2005a). Cette « catastrophe » est d'ailleurs fréquemment mise en parallèle avec le « désastre » de la révolution bolchevique dans les médias pro-Kremlin (McGlynn, 2023), ainsi que dans les expositions des parcs mémoriels « Russie – Mon histoire », des fresques multimédia installées dans 26 villes du pays à l'initiative de l'Église orthodoxe russe avec le soutien du Kremlin (Klimenko, 2021 ; Mul'timediinyi istoricheskii park, 2025).

D'autre part, Poutine évite de condamner explicitement les principes réformateurs qui ont inspiré la perestroïka. Une telle condamnation risquerait en effet de remettre en question la légitimité de l'État postsoviétique, qui demeure son héritier. Ainsi, dans le même discours de 2005, il nuance sa position en affirmant que la chute de l'URSS représente à la fois une perte et un nouveau départ pour la Russie. Cette posture médiane s'incarne dans une formule imagée qu'il reprend au général Alexandre Lebed, chantre du récit comédique de la réconciliation nationale sous les auspices d'un État fort dans les années 1990 : « Ceux qui ne regrettent pas l'Union soviétique n'ont pas de

cœur, mais ceux qui veulent y revenir n'ont pas de tête » (Putin, 2005b ; voir aussi Breslauer & Dale, 1997).

L'« agnosticisme » mémoriel du Kremlin à l'égard de la perestroïka explique pourquoi, contrairement à la plupart des autres pays postcommunistes (Bernhard & Kubik, 2014), aucune date officielle ne lui est consacrée en Russie. Ni le lancement des réformes en 1985, ni la fin de la guerre froide et les premières élections démocratiques en 1989, et encore moins la dissolution de l'Union soviétique et la création de la Fédération de Russie en 1991, ne font l'objet de commémorations. Sous Boris Eltsine, le 12 juin marquait la déclaration de souveraineté de la Russie en 1990, dans une logique d'opposition à Mikhaïl Gorbatchev. Cependant, depuis 2002, cette date a été vidée de sa charge politique et rebaptisée « Jour de la Russie », devenant une célébration apolitique.

À l'instar de la révolution bolchévique, la perestroïka est rarement évoquée dans les discours des présidents Poutine et Medvedev. Alors qu'Eltsine condamnait les réformes de Gorbatchev pour se positionner comme un réformateur plus conséquent, Poutine préfère concentrer ses critiques sur les années 1990. Cette stratégie illustre ce qu'Olga Malinova (2015, p. 51) qualifie de « constante inévitable des lois de la rhétorique politique », selon laquelle chaque dirigeant tend à se définir en contraste avec son prédécesseur immédiat. Les rares prises de parole de Poutine et de Medvedev sur l'héritage de Gorbatchev adoptent un ton relativement bienveillant, bien que marqué par une prudence manifeste. Leur langage évite les jugements tranchés et privilégie des formules générales.

Ainsi, en 2001, à l'occasion de l'anniversaire de Gorbatchev, Poutine déclare : « Votre nom est à juste titre associé à une époque. Une époque où ont commencé de profondes transformations dans notre pays, qui ont fondamentalement modifié la carte politique du monde » (Putin, 2001). En 2006, à l'occasion des 75 ans de l'ancien dirigeant soviétique, il adopte un ton plus élogieux : « Vous faites partie de ces dirigeants qui ont marqué le cours de l'histoire. Votre nom est lié au début d'une transition vers une politique d'ouverture sur la scène

internationale et, bien sûr, aux changements décisifs qui ont permis à notre pays d'amorcer une transformation démocratique » (Putin, 2006). En 2017, lors d'un entretien avec le réalisateur américain Oliver Stone, Poutine reconnaît que Gorbatchev avait perçu la nécessité du changement, mais souligne les faiblesses structurelles du système soviétique. S'il critique sa gestion de l'élargissement de l'OTAN, il nuance son propos en évoquant l'incertitude qui régnait alors et conclut en affirmant qu'il ne se sent « pas autorisé à formuler une quelconque évaluation sérieuse des actions de Gorbatchev ou de la personnalité d'Eltsine » (Putin nazval, 2017).

Sous la présidence de Medvedev, de nombreux parallèles ont été établis entre sa politique de « modernisation » et la perestroïka, comme nous le verrons dans la section suivante. Pourtant, à l'instar de Poutine, Medvedev évite soigneusement toute référence explicite à la perestroïka, un sujet potentiellement explosif pour une partie de ses soutiens. Certes, à l'occasion du 80^e anniversaire de Gorbatchev en 2011, il lui décerne la plus haute distinction russe, l'Ordre de Saint-André, en reconnaissance du « grand travail [...] accompli en tant que chef d'État ». Son discours constitue alors un exemple frappant d'un récit comédique de la révolution, caractérisé par un éclectisme visant à réconcilier des points de vue antagonistes sans souci de cohérence. Medvedev insiste sur le fait que ce « grand travail » peut être « jugé de différentes manières » et se contente de le qualifier de « véritablement grand (*bol'shoi*) et complexe », évitant ainsi toute prise de position tranchée. Afin d'écarter toute association avec une célébration de l'effondrement de l'URSS, il souligne, de manière quelque peu curieuse, que cette médaille représente un « symbole de respect envers notre État, que vous avez dirigé, envers cet État qui était notre patrie à tous, l'Union soviétique » (Medvedev, 2011).

Cette retenue de Poutine et Medvedev ne relève pas d'une simple passivité ou d'un manque d'intérêt, mais constitue une position délibérée que les présidents russes n'hésitent pas à défendre face aux tentatives émanant de la société civile d'imposer d'autres récits mémoriels de la perestroïka. Parmi

ceux-ci, la thèse, répandue dans les cercles nationalistes et communistes, selon laquelle l'effondrement de l'URSS résulterait d'un complot orchestré par Gorbatchev au profit des puissances occidentales, se heurte à la résistance du Kremlin. Poutine a ainsi ignoré des initiatives telles que la pétition lancée en 2013 par des intellectuels, demandant que Gorbatchev soit déchu de l'ordre de Saint-André pour avoir « détruit de ses mains l'URSS » (Gazenko et al., 2013) ou encore une proposition législative en 2019, visant à accorder des allègements fiscaux aux « victimes de la perestroïka » (Balandina, 2019). Lors d'une conférence de presse la même année, interrogé par un journaliste sur les « actes illégaux commis par Gorbatchev en 1991 », Poutine répondit sèchement ne pas comprendre de quoi il était question (Putin, 2019).

Dans ce contexte, les tièdes hommages posthumes rendus par Poutine à Gorbatchev comme « un homme politique et un homme d'État qui a eu un impact considérable sur le cours de l'histoire mondiale » (Putin 2022) ne saurait être interprétée comme l'expression d'une rancune personnelle, comme cela a souvent été avancé. Elle s'inscrit plutôt dans la continuité d'une stratégie d'équilibre visant à éviter toute prise de position explicite sur la perestroïka, un sujet hautement polarisant qui s'accorde mal avec le récit comédique que le régime cherche à promouvoir dans sa politique mémorielle. Cette retenue contraste avec la pluralité des prises de position et la virulence des débats publics sur le sujet, qui s'expriment avec d'autant plus de liberté dans l'espace médiatique.

La perestroïka dans les luttes mémorielles

La polysémie du terme russe *perestroïka*, qui désigne aussi bien les réformes de Gorbatchev que toutes autres formes de « reconstruction », complique toute tentative d'analyse systématique de ses usages mémoriels à travers une étude lexicale des mentions médiatiques. C'est pourquoi nous avons choisi de nous concentrer sur une expression plus spécifique : la « perestroïka 2 » – aussi dite « perestroïka 2.0 » –, qui a

cristallisé les débats sur la mémoire de la perestroïka durant une grande partie de la période poutinienne. Pour en retracer l'évolution, nous avons mené une recherche lexicale dans les archives des principaux journaux nationaux russes, accessibles via la base de données East View. Cette analyse nous a permis d'identifier les acteurs-clé de ces débats – intellectuels, journalistes et autres entrepreneurs idéologiques – dont certains ont été interviewés dans le cadre de cette étude.

Dans cette section, nous examinons les structures narratives qui organisent l'usage polémique de l'expression « perestroïka 2 » dans l'espace médiatique russe. Ce corpus n'est certes pas exhaustif – il ne permet pas d'étudier la période des deux premiers mandats de Poutine, alors que l'expression n'existait pas encore –, mais il offre un cadre d'analyse cohérent pour saisir les luttes mémorielles autour de la signification de la perestroïka et des enseignements qu'elle inspire quant à la conduite des réformes dans la Russie contemporaine.

L'émergence de l'expression « perestroïka 2 » s'inscrit dans un contexte particulier de l'histoire récente de la Russie : celui de la « tandemocratie » (Sakwa, 2010), lorsque Dmitri Medvedev accède à la présidence tandis que Vladimir Poutine devient Premier ministre. En effet, le terme apparaît en 2008, connaît une forte diffusion tout au long du mandat de Medvedev, atteint un pic en 2012, puis décline progressivement avant de se stabiliser à un niveau plus bas. À partir de 2014, ses mentions médiatiques dénotent un usage occasionnel plutôt qu'une polémique soutenue.

Pour comprendre la résurgence des luttes mémorielles autour de la perestroïka en 2008, il faut se replacer dans le contexte politique et idéologique de l'arrivée au pouvoir de Medvedev. Après deux mandats, le système poutinien est solidement établi. Comme dans d'autres régimes autoritaires contemporains (Guriev & Treisman, 2022), l'étouffement du pluralisme politique s'accompagne d'une relative tolérance envers une diversité des points de vue dans la sphère publique. Depuis la marginalisation de toute véritable opposition et la mise au pas des oligarques, le conflit politique s'exprime

principalement sous la forme de luttes d'influence visant à capter les faveurs des cercles du pouvoir. Différents groupes s'affrontent pour obtenir financements, nominations politiques et autres prébendes. Une partie de ces rivalités se joue en coulisses, dans la « boîte noire du Kremlin » (Laruelle, 2009), inaccessible aux non-initiés, tandis qu'une autre s'exprime ouvertement dans l'espace public, où divers entrepreneurs idéologiques rivalisent pour des ressources et une reconnaissance symbolique.

Dans cet espace idéologique concurrentiel, le Kremlin adopte le plus souvent une posture d'arbitre, maintenant un fragile équilibre entre factions rivales afin qu'aucune ne devienne hégémonique. Lors de ses premiers mandats, Poutine se présente lui-même comme le garant de cet équilibre, un rôle que son double parcours semble le prédisposer à incarner : ancien agent des services secrets, il doit pourtant sa carrière aux réformateurs libéraux des années 1990. Son programme de l'époque est souvent décrit comme une synthèse libérale-conservatrice (Poliakov, 2000 ; Sakwa, 2008), inscrite dans un récit comédique, visant à dépasser la polarisation des années 1990 – elle-même issue de l'ouverture de la perestroïka – pour forger un consensus patriotique autour de l'ordre, de l'économie de marché et de la grandeur de l'État.

Dans le domaine des politiques mémorielles, comme nous l'avons vu, cette quête officielle d'équilibre et de réconciliation se traduit par une posture « agnostique », qui refuse de trancher entre la nostalgie de l'empire soviétique portée par les « rouges » – soutenus par le complexe militaro-industriel et les grandes entreprises d'État, notamment dans le secteur énergétique – et les revendications contraires des « blancs », qui exaltent l'héritage de l'empire tsariste et de l'émigration anticomuniste, promues par le Patriarcat orthodoxe et plusieurs figures influentes du monde des affaires et des arts (Laruelle, 2017).

Cet équilibre est mis à l'épreuve fin 2007, lorsque Poutine désigne Medvedev comme son successeur. Ce choix suscite une vive agitation dans les milieux politiques et médiatiques russes, toujours attentifs aux moindres inflexions de

la ligne du pouvoir. La formation de juriste du nouveau président, ses discours en faveur d'une modernisation de la Russie, son attrait marqué pour les technologies occidentales ainsi que son attachement à la religion orthodoxe laissent croire à une possible inflexion du pouvoir en faveur d'une certaine libéralisation, accompagnée d'une ouverture accrue aux positions « blanches ». Or, cette possible transition intervient alors même que les groupes nationalistes et conservateurs connaissent une véritable renaissance dans l'espace public russe (Bluhm, 2019), ajoutant ainsi un élément supplémentaire d'incertitude quant aux orientations futures du régime.

Pour de nombreux intellectuels établis de la génération des « soixantards » – nés dans les années 1930 ou 1940 et ainsi désignés en raison de leur politisation dans les années 1960 –, la perestroïka constitue le principal point de référence politique, marquant l'apogée de leur engagement dans les affaires publiques. Ils interprètent donc naturellement la perspective d'une nouvelle vague de réformes en Russie à l'aune de cette période. C'est notamment le cas d'Alexandre Tsipko, l'un des derniers représentants libéraux du camp des « blancs » et proche de Gorbatchev. Il exalte la perestroïka comme un « projet russe », une « contre-révolution » visant à libérer la Russie du joug bolchévique tout en réhabilitant la tradition libérale-conservatrice de l'émigration « blanche » (Tsipko, 2009 ; 2014). Son récit de la perestroïka ne s'inscrit pas dans une perspective révolutionnaire, bien au contraire. Il participe d'une lecture comédique largement partagée parmi les libéraux russes des années 1990 et 2000, qui, délaissant la composante démocratique et explicitement révolutionnaire du projet gorbatchévien – désormais perçue comme une source d'instabilité –, préfèrent mettre en avant l'image d'un réformateur éclairé, capable de libéraliser la Russie tout en préservant la concorde sociale (Sauvé, 2019 ; Khazanov, 2023).

À ce cadre comédique, Tsipko ajoute une dimension tragique, insistant sur la nécessité pour ses contemporains de tirer les leçons des erreurs qui ont conduit à l'échec de la première perestroïka (2005). Dans ses propositions programmatiques, la

« nouvelle perestroïka » rêvée par les libéraux modérés comme Tsipko prend la forme d'un pacte entre élites, visant à rééquilibrer le compromis libéral-conservateur des premiers mandats de Poutine en éliminant les derniers vestiges soviétiques au profit d'un modèle plus proche des droites européennes. Au printemps 2008, peu après l'élection de Medvedev, Tsipko exprime dans un article (Tsipko, 2008) son espoir de voir émerger un tel programme, tout en faisant part de son inquiétude face à ce qu'il perçoit comme une campagne de réhabilitation de l'Union soviétique dans la société russe.

À l'autre extrémité du spectre politique, le camp des « rouges » observe avec inquiétude l'arrivée au pouvoir d'un président perçu comme favorable à un rapprochement avec l'Occident. C'est notamment le cas de Sergueï Kourguinian, dramaturge et polémiste, qui, aux côtés du journaliste Alexandre Prokhanov, est alors une figure influente au sein de la nébuleuse des forces « nationales-patriotes », lesquelles associent le nationalisme russe à une forte nostalgie soviétique (Faure, 2025). Kourguinian s'était fait connaître à l'époque de la perestroïka comme un virulent adversaire du réformisme gorbatchévien, qu'il dénonçait dans son manifeste de 1990 intitulé – de manière révélatrice – *Post-perestroïka*. En mars 2008, il publie dans le journal *Zavtra* (dirigé par Prokhanov), un réquisitoire contre les réformes qu'il redoute de la part de Medvedev. C'est à cette occasion qu'il forge le concept de « perestroïka 2 », contre lequel il appelle à la mobilisation des forces conservatrices (Kurginian, 2008a). Pour lui, le récent article de Tsipko mentionné précédemment témoigne d'une tentative dangereuse de « débolchévisation » de la société, orchestrée par le camp des « blancs » (Kurginian, 2008b).

Le récit que Kourguinian propose de la perestroïka, contrairement au cadre comédique teinté de tragique adopté par Tsipko, s'inscrit dans une perspective résolument romantique. Il repose sur une vision néocommuniste mystique propre à son auteur, fondée sur l'idée d'une lutte entre l'Éros bolchévique de l'identité russe et les diverses résurgences de son Thanatos destructeur (Kurginian, 2008b, voir aussi Epstein, 2019, p. 69-75).

Paradoxalement, bien que son discours explicite soit viscéralement hostile à la perestroïka, sa posture mémorielle en est une héritière directe, tant dans sa structure que dans sa rhétorique. Rappelons que l'ouverture initiée sous Gorbatchev avait donné naissance non pas à un, mais à deux récits romantiques de la révolution, qui se faisaient écho comme dans un miroir : l'un pro-occidental, qualifié de « démocrate », et l'autre anti-occidental, qualifié de « national-patriote » (Sauvé et Faure, 2025). Tous deux véhiculaient une vision messianique d'un peuple uni, tourné vers son avenir et confronté à une minorité d'opportunistes et de dogmatiques extrémistes – en l'occurrence, les partisans de la position adverse.

Dans son rejet de la perestroïka démocratique de Gorbatchev et dans sa crainte d'en voir une réplique sous la forme d'une « perestroïka 2 » avec Medvedev, Kourguinian demeure fidèle au récit romantique qu'il développait déjà à l'époque. De manière quelque peu ironique, en s'opposant à la « perestroïka 2 », il se montre en réalité plus proche de l'esprit révolutionnaire de la perestroïka originale – bien qu'hostile à sa version gorbatchévienne – que ceux qui, comme Tsipko, appellent à sa poursuite et à son approfondissement sous Medvedev.

L'hypothèse d'une imminente « perestroïka 2 », lancée par Kourguinian en 2008, rencontre des échos variés dans les sphères médiatiques et politiques. Dans le camp libéral, l'ascension de Medvedev suscite certes l'espoir d'une nouvelle vague de réformes, mais sans que celles-ci soient nécessairement associées à la perestroïka, entachée dans l'opinion publique par son association avec l'effondrement de l'État. Plusieurs journalistes et experts, notamment ceux liés à l'Institut du développement contemporain, proche du nouveau président, expriment le souhait de voir Medvedev et Poutine incarner de « nouveaux Gorbatchev » (Al'bats et al., 2009 ; Gontmakher, 2009a ; 2009b). Toutefois, cette analogie coexiste avec d'autres références à des périodes de libéralisation, telles que la détente khrouchtchévienne ou les réformes du tsar émancipateur Alexandre II. Le concept de « perestroïka 2 », en raison de son origine même – une création de Kourguinian –, reste impopulaire

dans les cercles libéraux, où il est accueilli avec scepticisme (Wilson, 2009) ou même avec dérision (Kolesnikov, 2013). Une exception notable se trouve chez le politologue américain Gordon M. Hahn, basé à Moscou, qui, peut-être en raison d'une perspective étrangère moins marquée par la réputation négative de Gorbatchev en Russie, observe avec espoir les signes d'une « perestroïka 2.0 » tout au long du mandat de Medvedev (Hahn, 2008 ; 2010 ; 2012a ; 2012b).

De son côté, Kourguinian continue de brandir le concept de « perestroïka 2 » comme le signe d'une menace imminente. En réaction aux grandes protestations de l'hiver 2011-2012, il fonde le mouvement *Sut' vremeni* (« L'essence du temps »), dont le manifeste fondateur, intitulé « Non à la perestroïka-2 ! » (Kurginian, 2012), appelle à soutenir Poutine – revenu pour un troisième mandat – contre les manifestants et leurs supposés commanditaires occidentaux, accusés de chercher à détruire l'État russe. Pourtant, au sein même du camp conservateur, la position de Kourguinian est loin de faire l'unanimité. Son soutien conditionnel à Poutine le discrédite aux yeux des nationalistes encore plus radicaux, comme le philosophe Valentin Akoulov, qui voit dans la « perestroïka 2 » une trahison nationale orchestrée par Poutine lui-même, qu'il considère comme un agent du cosmopolitisme au service des puissances étrangères (Akoulov, 2014). À l'inverse, Kourguinian est aussi contesté par la génération montante des « jeunes conservateurs » (*mladokonservatory*), qui défendent une vision plus moderne et européenne du conservatisme russe. Ceux-ci cherchent à se départir de la nostalgie soviétique pour réconcilier leur projet idéologique avec les acquis du poutinisme (Laruelle, 2021 ; Pavlov, 2020).

Une étoile montante des « jeunes conservateurs », Boris Mezhev, entreprend alors de réhabiliter l'idée d'une « perestroïka 2 » en la concevant comme une répétition salutaire d'une expérience traumatique. D'abord critique de Poutine pour son accommodement avec l'Occident durant son premier mandat, Mezhev saisit l'opportunité du mandat de Medvedev pour, selon ses propres termes, « passer du côté des loyalistes » et contribuer

au changement (Mezhuev, 2011). Il prend alors la direction de la plateforme *Russkii zhurnal* (*La Revue russe*), fondée par Gleb Pavlovsky, conseiller influent de l'Administration présidentielle. En réaction aux attaques constantes de Kourguinian contre la mémoire de la perestroïka, Mezhuev publie plusieurs articles, puis un livre (Mezhuev, 2014), dans lesquels il défend l'idée d'une « perestroïka 2 » depuis une perspective conservatrice renouvelée.

Tout comme Tsipko, Mezhuev propose un récit comédique de la perestroïka comme un processus de réconciliation nationale, auquel il ajoute des éléments tragiques liés à la nécessité d'une introspection sur les dérives de la première perestroïka. Cependant, sa position innove par des concepts originaux, sans doute parce qu'il n'appartient pas, à la différence de Tsipko et de Kourguinian, à la génération des « soixantards » qui domine alors les luttes mémorielles sur la perestroïka, tant chez les « rouges » que chez les « blancs ». Il propose ainsi une sorte de psychothérapie politique inspirée du freudisme :

La « perestroïka.1 » s'est effectivement soldée par une catastrophe. [...] Nier cette circonstance revient à fermer les yeux sur la réalité. Mais il est tout aussi absurde de craindre en permanence tout mouvement éventuel de modernisation politique sous prétexte qu'il a échoué dans le passé. Si un jeune homme commence sa vie sexuelle par un échec, ce n'est pas une raison pour ne pas réessayer. S'il ne le fait pas, il finira inévitablement par devenir névrosé, tiraillé entre un désir sexuel inextinguible et la peur de l'échec. (Mezhuev, 2014, p. 21)

Pour Mezhuev, la névrose des conservateurs, paralysés face au changement, et la psychose des libéraux, obnubilés par l'idée révolutionnaire, ne peuvent être surmontées que par la répétition de la perestroïka, permettant ainsi de normaliser le rapport à l'émancipation politique. Il plaide pour une « perestroïka 2 » qui établirait une démocratie parlementaire sous la direction de Poutine.

Interrogé à ce sujet quelques années plus tard, à l'issue du troisième mandat de Poutine, Mezhuev exprime son amertume : sa vision thérapeutique n'a pas été adoptée et, à ses yeux, l'« hystérie » politique persiste sous des formes tant conservatrices que libérales (entretien avec Mezhuev, 2017). Du côté libéral, l'espoir d'une continuation de la perestroïka sous Medvedev a été abandonné après que ce dernier ait publiquement soutenu le retour de Poutine à la présidence, bien que certains continuent de défendre la nécessité historique de réformes inspirées de celles de Gorbatchev (Pastukhov, 2016). Parallèlement, les contributeurs de *Zavtra*, reprenant le flambeau de Kourguinian, dénoncent toujours une « perestroïka 2 » imminente (Klimov, 2017). Parmi les références à cette expression que nous avons trouvées dans les médias russes, pas moins du tiers (90) ont été publiées par *Zavtra*, dont 40 par Kourguinian, ce qui illustre le poids que conservent ce dernier et son entourage dans l'usage du concept.

Or, depuis quelques années, Kourguinian et *Zavtra* n'ont plus le monopole de l'annonce d'une « perestroïka 2 », reprise et remaniée par le journaliste Stanislav Belkovsky, une figure médiatique russe aux affiliations politiques ambiguës et au goût prononcé pour la provocation. Dans une série d'articles publiés à l'été 2010, alors que Medvedev est toujours président, Belkovsky réadapte le concept en le transcrivant en lettres latines et avec une orthographe anglophone, lui conférant ainsi l'apparence d'une marque de commerce (Belkovskii, 2010a ; 2010b ; 2010c). Contrairement aux intellectuels comme Tsipko, Kourguinian ou Mezhuev, Belkovsky adopte un ton plus léger, proche du billet d'humeur, et pratique l'analogie historique sur un mode littéral, traçant par exemple des parallèles entre la campagne contre l'alcoolisme lancée par Gorbatchev en 1985 et les nouvelles restrictions sur la consommation d'alcool, ou encore entre la catastrophe de Tchernobyl de 1986 et les feux de forêt de 2010. Des analogies qui prouvent à ses yeux les failles fatales du régime et la désaffection croissante des élites. Il résume ainsi son analyse : « La perestroïka est la prise de conscience par les élites

de l'inefficacité du système qu'elles ont elles-mêmes construit » (Sokolov et al., 2010).

La vision de Belkovsky diffère des discours mémoriels examinés jusqu'à présent, qui reconnaissent tous une certaine capacité d'action – bonne ou mauvaise – aux protagonistes de la perestroïka. Belkovsky élabore un récit à caractère satirique, pour lequel la perestroïka n'apparaît plus comme le résultat d'actions volontaires, mais comme un processus aveugle menant irrémédiablement à la catastrophe (Belkovskii, 2011a ; 2011b). Il affirme : « La Russie moderne n'a pas besoin de la perestroïka 2 – et il est impossible de l'empêcher. » (Belkovskii, 2013). Alors que certains espèrent des réformes sous Medvedev et d'autres les appréhendent, Belkovsky appelle à se résoudre avec fatalisme à l'effondrement prochain du régime russe, à l'image de celui de l'URSS en 1991.

Son pessimisme se transforme en « prudent optimisme » à partir des protestations de l'hiver 2011-2012, qu'il interprète comme la confirmation de ses prévisions. Belkovsky se réjouit désormais de cette perspective de la chute du régime, qu'il perçoit comme une opportunité pour l'émergence d'une réelle démocratie parlementaire (Belkovskii, 2011a ; 2012). Pendant deux ans, il soutient cette thèse, estimant que les réformes de Poutine ne peuvent retarder l'inévitable et salutaire effondrement de l'État (Belkovskii, 2014). « En avant, s'écrit-il, vers la victoire de la perestroïka ! » (Belkovskii, 2012), une phrase d'autant plus curieuse qu'il s'agit à ses yeux d'une victoire sans héros.

L'annexion de la Crimée en 2014 et l'élan patriotique en faveur de Poutine changent la donne. Belkovsky admet alors que la « perestroïka 2 » qu'il annonçait a pris fin, laissant place à ce qu'il appelle le « GKChP 2 », en référence à l'acronyme officiel du putsch de 1991 qui tenta d'arrêter la première perestroïka (Belkovskii, Korzun, 2014). Désabusé, Belkovsky quitte la Russie et s'installe en Ukraine. Son départ marque la fin de la phase la plus active de la polémique autour du concept de « perestroïka 2 ».

Mais la mémoire de la perestroïka demeure vivante et continue d'inspirer des propositions contrastées. En 2015, pour le

trentième anniversaire, la Fondation Gorbatchev organise une conférence qui mène à la publication d'un manifeste politique intitulé « Les valeurs de la perestroïka dans la Russie contemporaine » (Vorozheikina et al., 2015). Ce document, produit en collaboration avec le Comité d'initiatives civiques, un think tank libéral fondé par Alexeï Koudrine, ancien ministre des Finances et proche de Poutine, témoigne de l'espoir durable d'encourager le Kremlin à des réformes libérales.

Le manifeste résulte de contributions d'auteurs aux opinions souvent divergentes, ainsi que nous l'explique Olga Zdravomyslova, directrice de la Fondation Gorbatchev (entretien avec Zdravomyslova, 2017). Malgré leurs multiples désaccords, notamment quant aux mérites relatifs des réformes de Gorbatchev et d'Eltsine, les auteurs du manifeste s'accordent sur la nécessité de reprendre le contrôle de la mémoire de la perestroïka, souvent déformée et associée à une image négative par les courants conservateurs dominants :

[...] la société reste profondément divisée au sujet de la perestroïka et c'est une évaluation négative qui prévaut. Mais un facteur plus important qui façonne l'image négative de la perestroïka est la pression des attitudes conservatrices, proclamées par l'approche officielle de l'histoire dans les années 2000, et fondées en grande partie sur les perceptions des couches sociales âgées, peu éduquées, à faibles revenus et dépendantes de l'État. (Vorozheikina et al., 2015, p. 18)

Le manifeste conclut que la Russie contemporaine est confrontée aux mêmes problèmes que l'URSS des années 1980, en particulier l'inefficacité politique et le retard économique, rendant inévitable une nouvelle vague de réformes démocratiques. Tirant un trait sur les espoirs déçus placés en Medvedev comme potentiel réformateur éclairé, il insiste sur la nécessité d'une mobilisation sociale, affirmant que la nouvelle perestroïka ne saurait être une révolution exclusivement élitiste. Ce positionnement traduit la désillusion d'une partie du camp libéral russe face au récit comédique dominant depuis les années

1990, comme celui proposé par Tsipko, qui privilégiait la stabilité et l'unité nationale. En réaction, le manifeste renoue avec une lecture romantique de la perestroïka, plus fidèle à la vision initiale de ses protagonistes démocrates aux derniers jours de l'Union soviétique. Zdravomyslova souligne ainsi l'importance de cette leçon pour l'avenir :

Il est faux de qualifier la Perestroïka (bien qu'on l'appelle parfois ainsi) de révolution élitiste. [...] un tel modèle de « révolution par le haut » est peu probable aujourd'hui. [...] dans la nouvelle vague de transformations, l'initiative appartiendra à la société et non aux autorités. [...] alors, il ne s'agira plus d'une mythique « perestroïka 2 », mais d'une véritable transformation démocratique, génétiquement et historiquement liée à la perestroïka de Gorbatchev. (Zdravomyslova & Zakharov, 2015)

Les réactions à ce manifeste témoignent du caractère toujours polémique de son objet. Une semaine après sa diffusion, une immense banderole est déployée au centre-ville de Moscou, portant le message « La Russie a besoin d'une nouvelle perestroïka » à côté des visages de Koudrine et Gorbatchev, suivi d'une réponse catégorique : « Non merci, nous sommes encore sous le choc de la première » (Na tverskoi, 2015). Malgré la promotion de Koudrine à la tête de la Cour des comptes en 2018, l'espoir de réformes démocratiques s'éloigne alors que le régime s'enfonce dans la répression et l'isolationnisme, notamment avec la pandémie et la guerre en Ukraine. La dissolution en décembre 2021 de l'organisation Mémorial, créée pendant la perestroïka pour défendre la mémoire des victimes du stalinisme, puis l'interruption du journal *Novaïa gazeta* en mars 2022, cofondé par Gorbatchev, et finalement le décès de ce dernier marquent symboliquement la fin d'une époque.

Et pourtant, les conflits sous-jacents aux luttes mémorielles autour de la perestroïka n'ont pas disparu, comme l'illustrent les réactions contrastées en Russie à la mort de Gorbatchev. Tandis que l'opposant Alexei Navalny, depuis la

prison, rend hommage au réformateur défunt (On byl odnym, 2022) et que les libéraux russes expriment leurs éloges (Kats, 2022 ; Al'bats, Levzlin & Kolesnikov, 2022), les figures du courant national-patriote persistent à le dénoncer comme un traître (Prokhanov, 2022). Observant ces tensions, Tsipko écrit : « Non seulement le destin de la Russie, mais aussi, probablement, le destin de l'humanité dépendent de qui gagnera en Russie : ceux pour qui Gorbatchev est "un ennemi et un traître", ou ceux qui, au contraire, croient aux valeurs de l'humanisme » (Tsipko, 2022). Le débat sur la perestroïka survit à son initiateur.

Conclusion

La mémoire de la perestroïka ne se limite pas à une opposition entre admiration occidentale et amertume russe, mais révèle des fractures internes profondes dans la société russe quant à son passé et son avenir. Associée au chaos et à l'effondrement de l'État, cette mémoire est pourtant plus ambiguë que celle des années 1990, presque unanimement condamnées. La perestroïka apparaît comme une rupture inachevée, une aube postsoviétique encore en devenir, reflétant à la fois espoirs et angoisses contemporaines. L'État russe sous Poutine et Medvedev évite de s'engager symboliquement sur le sujet, laissant place à des réinterprétations régulières dans l'espace public, où la perestroïka est tour à tour modèle ou contre-modèle de réformes futures.

L'analyse des différents récits structurant les mémoires rivales de la perestroïka met en lumière les présupposés implicites du regard rétrospectif que portent les Russes sur cette rupture révolutionnaire et ses implications politiques. Il est frappant de constater qu'au début des années 2000, le récit romantique originel de la perestroïka – celui d'une lutte héroïque du bien contre le mal – a largement cédé la place à un récit comédique de la réconciliation nationale, promu tant par des libéraux modérés, comme Tsipko, que par leurs homologues conservateurs, tels Mezhev. Cette évolution s'inscrit, avec un

certain décalage provoqué par l'instabilité des années 1990, dans une tendance plus large, observée également en Tchécoslovaquie (Krapfl, 2013), où les nouvelles élites ont cherché à mettre fin à l'élan révolutionnaire afin de stabiliser l'ordre établi.

Toutefois, en Russie, ce récit comédique peine à s'imposer dans l'espace public et même dans les politiques officielles, plusieurs décennies après la fin de la perestroïka. Il se heurte à la persistance de récits alternatifs puissants, notamment le récit romantique anti-perestroïka porté par les « rouges » et incarné dans le concept de « perestroïka 2 », formulé par Kourguinian comme un avertissement et un repoussoir. L'incapacité des élites dirigeantes à désamorcer le potentiel révolutionnaire de la mémoire de la perestroïka – que ce soit par une relecture comédique ou dans une perspective satirique, comme chez Belkovsky, qui en nie tout projet de transformation volontaire – permet sa réactivation ponctuelle sous la forme romantique d'appels à l'action collective en vue d'une réforme profonde du pays.

En Russie, comme en Europe de l'Est, la mémoire des événements révolutionnaires de 1989 reste un prisme important à travers lequel se pense la possibilité du changement, en particulier pour les générations qui y ont directement pris part. En Russie, toutefois, le récit romantique lui-même se divise en deux déclinaisons opposées de la révolution à poursuivre. D'un côté, une version démocratique, qui vise à achever l'œuvre de Gorbatchev ; de l'autre, une version « national-patriotique », qui entend poursuivre l'élan révolutionnaire dans une direction tout autre. C'est précisément la virulence de cette opposition qui incite, pour l'instant du moins, le Kremlin à conserver une posture « agnostique ».

ORCID iD

Guillaume SAUVÉ  <https://orcid.org/0000-0001-7019-2835>

Entretiens avec l'auteur

Boris Mezhuev, 6 avril 2017, Moscou

Olga Zdravomyslova, 11 avril 2017, Moscou

Références

- Akulov, Valentin (2014), *Perestroika-2. Chto nam gotovit Putin ?*, Moscou : Algoritm.
- Al'bats, Evgeniia ; Levzlin, Leonid ; Kolesnikov, Andrei (2022), « My nakhodimsia v sleduiushchei stadii razvala Sovetskogo Soiuza », *The New Times*, 9 septembre : <https://newtimes.ru/articles/detail/221582/> (consulté le 12 septembre 2024).
- Al'bats, Evgeniia ; Simonov, Aleksei ; Pamfilova, Ella ; Maslennikov, Nikita (2009), « Stanet li Medvedev novym Gorbachevym ? – Polnyi Al'bats », *Ekho Moskvy*, 19 avril : <https://echofm.online/archive/albac/105218> (consulté le 12 septembre 2024).
- Alexander, Jeffrey C. (2012), *Trauma : a social theory*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Balandina, Aleksandra (2019), « 'Otobrali budushchee': chto prichitaetsia zhertvam perestroiki », *Gazeta.ru*, 21 octobre : <https://www.gazeta.ru/social/2019/10/21/12768734.shtml> (consulté le 29 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2010a), « Perestroyka-2. Protsess poshel », *Moskovskii komsomolets*, 25 juillet : <http://www.mk.ru/politics/article/2010/07/25/518804-perestroyka2.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2010b), « Perestroyka-2. Chast' vtoraiia. Ekonomika ROZ v tupike, glamur — v oppozitsii », *Moskovskii komsomolets*, 2 août : <http://www.mk.ru/politics/article/2010/08/02/520414-perestroyka2.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2010c), « Perestroyka-2. Chast' tret'ia, final'naia. Ispolniaetsia pod akkompanement ryndy », *Moskovskii komsomolets*, 25 juillet : <http://www.mk.ru/politics/article/2010/08/11/522498-perestroyka2.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2011a), « Ot raspada SSSR – k krakhu Rossii ? Istoriia protiv Mikhaila Gorbacheva. Chast' 1 », *Moskovskii komsomolets*, 17 août : <http://www.mk.ru/politics/2011/08/17/615355-ot-raspada-sssr-k-krakhu-rossii.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2011b), « Ot raspada SSSR – k krakhu Rossii ? Istoriia protiv Mikhaila Gorbacheva. Chast' 2 », *Moskovskii*

- komsomolets*, 24 août :
<http://www.mk.ru/politics/2011/08/24/617444-ot-raspada-sssr-k-krahu-rossii.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2012), « Putin i 1937 god. Otvavka Anatoliia Serdiukova kak priznak perestroiki-2 », *Moskovskii komsomolets*, 7 novembre : <https://www.mk.ru/politics/2012/11/07/771253-putin-i-1937-god.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2013), « Bor'ba s korruptsiei pogubit Rossiiskuiu Federatsiiu. Perestroika-2 na marshe », *Moskovskii komsomolets*, 5 avril : <http://www.mk.ru/politics/2013/04/04/836739-borba-s-korruptsiei-pogubit-rossiyskuyu-federatsiyu.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav (2014), « Geistvuiushchie litsa i ispolniteli. Kto i kak sponsiruet perestroiku-2 », *Moskovskii komsomolets*, 7 février : <http://www.mk.ru/social/2013/02/07/809367-geistvuyushchie-litsa-i-ispolniteli.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Belkovskii, Stanislav ; Korzun, Sergei (2014), « Stanislav Belkovskii - Osoboe mnenie », *Ekho Moskvy*, 15 septembre : <https://echofm.online/archive/personalno/10684> (consulté le 12 septembre 2024).
- Bernhard, Michael H. ; Kubik, Jan (2014) *Twenty Years after Communism*. New York : Oxford University Press.
- Bluhm, Katharina (2019), « Russia's conservative counter-movement : genesis, actors, and core concepts », in Bluhm, Katharina; Varga, Mihai (eds.), *New Conservatives in Russia and East Central Europe*, Londres : Routledge, p.25-53.
- Breslauer, George W. ; Catherine Dale (1997) « Boris Yel'tsin and the Invention of a Russian Nation-State ». *Post-Soviet Affairs* 13 (4) : 303-32.
- Duprat-Kushtanina, Veronika ; Vapné, Lisa (2015), « 'De drôles d'années'. Les événements de la période transitionnelle (1985-1993) au prisme de deux corpus de récits de vie », *Temporalités. Revue de sciences sociales et humaines*, no. 22 : <https://journals.openedition.org/temporalites/3170> (consulté le 20 janvier 2022).
- Epstein, Mikhail (2019), *The phoenix of philosophy : Russian thought of the late Soviet period (1953-1991)*, New York : Bloomsbury.

- Faure, Juliette (2025), *The Rise of the Russian Hawks : Ideology and Politics from the Late Soviet Union to Putin's Russia*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Faure, Juliette ; Guillaume Sauvé (2025), « There is no such thing as an “ideological vacuum”. Rejecting, merging and transcending ideologies as doing ideology by other means in post-Soviet Russia », *Routledge Handbook of Ideology Analysis*, à paraître.
- Ferretti, Maria (2017), « La mémoire impossible », *Cahiers du monde russe. Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants*, no. 58 (1-2), p. 203-240.
- Fitzpatrick, Sheila (2017) « Celebrating (or Not) The Russian Revolution », *Journal of Contemporary History*, no. 52 (4), p. 816-31.
- Fond obshchestvennoe mnenie (2013), “Istoricheskaja pamiat' : vzgliady pokolenii”, 19 août : <https://fom.ru/Proshloe/11041> (consulté le 20 janvier 2022).
- Frye, Northrop (1957), *Anatomy of Criticism. Four Essays*, Princeton : Princeton University Press.
- Gazenko, Roman ; Dzugaev, Kosta ; Kagarlitskii, Boris ; Kolerov, Modest ; Koltashov, Vasilii ; Martynov, Aleksei ; Ochkina, Anna ; Poloskova, Tat'iana ; Fedorov, Georgii (2013), « Obrashchenie k vlastiam Rossii : lishit' M.S. Gorbacheva vysshei nagrady Rossii ! », Informationsionnoe agentstvo REX, 20 mai : <https://iarex.ru/petitions/36694.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Gill, Graeme (2013), *Symbolism and Regime Change in Russia*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Gontmakher, Evgenii (2009a), « Revoliutsii ne budet – budet bunt », *Osobaia bukva*, 25 août : <https://www.specletter.com/obcshestvo/2009-08-25/revoliutsii-ne-budet-budet-bunt.html> (consulté le 12 septembre 2024).
- Gontmakher, Evgenii (2009b), « Ostalis' li v Rossii kharizmatichnye lidery », *Vedomosti*, 18 septembre : <https://www.vedomosti.ru/opinion/articles/2009/09/18/ostalis-li-v-rossii-harizmatichnye-lidery> (consulté le 12 septembre 2024).
- Gorbymedia (2025), « Mental'nyj paradoks », 7 mars, Telegram : <https://t.me/gorbymedia/522> (consulté le 10 mars 2025).
- Guriev, Sergei ; Treisman, Daniel (2022), *Spin Dictators : The Changing Face of Tyranny in the 21st Century*. Princeton : Princeton University Press.
- Hahn, Gordon M. (2008), « Is A Russian ‘Thaw’ Coming ? », *Russia : Other Points of View*, 18 avril :

- <http://www.russiaotherpointsofview.com/2008/04/is-a-russian-th.html#more> (consulté le 12 septembre 2024).
- Hahn, Gordon M. (2010), « Medvedev, Putin, and Perestroika 2.0 », *Demokratizatsiya*, no. 18 (3), p. 228-259.
- Hahn, Gordon M. (2012a), « Perestroyka 2.0 : Toward Non-Revolutionary Regime Transformation in Russia ? », *Post-Soviet Affairs*, no. 28 (4), p. 472-515.
- Hahn, Gordon M. (2012b), « Perestroika 2.0 and the Moscow Spring », *Fair Observer*, 11 mai : <http://www.fairobserver.com/article/perestroika-20-and-moscow-spring> (consulté le 12 septembre 2024).
- Hunt, Lynn (1984), *Politics, Culture, and Class in the French Revolution*, Berkeley : University of California Press.
- Kats, Maksim (2022), « Kem byl Gorbachev », YouTube, 31 août : <https://www.youtube.com/watch?v=BKdy5U8r0Ks> (consulté le 12 septembre 2024).
- Khamraev, Viktor (2019), « Neperesmotrennaia perestroika », *Kommersant*, 23 avril : <https://www.kommersant.ru/doc/3953187> (consulté le 20 janvier 2022).
- Khazanov, Pavel (2023), *The Russia That We Have Lost*. Madison : University of Wisconsin Press.
- Klimenko, Ekaterina V. (2021), « Building the Nation, Legitimizing the State : Russia – My History and Memory of the Russian Revolutions in Contemporary Russia », *Nationalities Papers*, no. 49 (1), p. 72-88.
- Klimov, Aleksandr (2017), « Perestroika nomer dva », *Zavtra*, 7 mars : https://zavtra.ru/blogs/perestrojka_nomer_dva (consulté le 12 septembre 2024).
- Kolesnikov, Andrei (2013), « Sergei Kurginian : poslednii patron vlasti », *Novaia gazeta*, 12 février : <https://www.novayagazeta.ru/articles/2013/02/12/53496-sergey-kurginyan-posledniy-patron-vlasti> (consulté le 12 septembre 2024).
- Krapfl, James (2013), *Revolution with a human face : politics, culture, and community in Czechoslovakia, 1989-1992*, Ithaca : Cornell University Press.
- Kurginian, Sergei (1990), *Postperestroika : kontseptual'naia model' razvitiia nashego obshchestva, politicheskikh partii i obshchestvennykh organizatsii*, Moscou : Politizdat.

- Kurginian, Sergei (2008a), « Medvedev i razvitie », *Zavtra*, 19 mars : <http://zavtra.ru/blogs/2008-03-1921> (consulté le 12 septembre 2024).
- Kurginian, Sergei (2008b), « Medvedev i razvitie -17 », *Zavtra*, 8 juillet : <https://zavtra.ru/blogs/2008-07-0921> (consulté le 12 septembre 2024).
- Kurginian, Sergei (2012), « NET PERESTROIKE-2 ! (Manifest dvizheniia ‘Sut’ vremeni’ », *Zavtra*, 13 juin : <http://zavtra.ru/blogs/net-perestrojke-2> (consulté le 12 septembre 2024).
- Kuznetsov, Dmitrii (2016), « Predstavleniia o ‘Perestroike’ v sovremennom rossiiskom obshchestve », *Eastern Review*, no. 5, p. 83-97.
- Laruelle, Marlene (2009), « Inside and Around the Kremlin’s Black Box : The New Nationalist Think Tanks in Russia », Stockholm-Nacka : Institute for Security and Development Policy : https://www.isdp.eu/content/uploads/images/stories/isdp-main-pdf/2009_laruelle_inside-and-around-the-kremlins-black-box.pdf (consulté le 29 septembre 2024).
- Laruelle, Marlene (2017), « Putin’s Regime and the Ideological Market : A Difficult Balancing Game », *Carnegie Endowment for International Peace* : <https://carnegieendowment.org/posts/2017/03/putins-regime-and-the-ideological-market-a-difficult-balancing-game?lang=en> (consulté le 26 février 2025).
- Laruelle, Marlene (2021), « The emergence of the Russian Young Conservatives », in McAdams, A. James ; Castrillon, Alejandro (eds.), *Contemporary Far-Right Thinkers and the Future of Liberal Democracy*, Abingdon : Routledge, p. 149-66.
- Laruelle, Marlene ; Margarita Karnysheva (2021), *Memory Politics and the Russian Civil War : Reds versus Whites*, Londres : Bloomsbury.
- Levada-Tsentr (2020), « Vospriiatie ‘perestroiki’ », 3 novembre : <https://www.levada.ru/2020/11/03/vospriyatie-perestrojki/> (consulté le 20 janvier 2022).
- Lipman, Maria (2013), « The Kremlin turns Ideological. Where this New Direction Could Lead », in Lipman, Maria ; Petrov, Nikolai (éd.), *Russia 2025. Scenarios for the Russian Future*, New York : Palgrave Macmillan, p. 220 –239.
- Lukin, Alexander (2000), *The Political Culture of Russian “Democrats”*. Oxford : Oxford University Press.

- Malinova, Ol'ga (2015), *Aktual'noe proshloe : simvolicheskaja politika vlastvuiushei elity i dilemmy rossijskoi identichnosti*, Moscou : Politicheskaja entsiklopedija.
- Malinova, Olga (2018a), « The embarrassing centenary : reinterpretation of the 1917 Revolution in the official historical narrative of post-Soviet Russia (1991 –2017) », *Nationalities Papers*, no. 46 (2), p. 272-89.
- Malinova, Ol'ga (2018b), « Obosnovanie politiki 2000-kh godov v diskurse V. V. Putina i formirovanie mifa o 'lihikh devianostykh' », *Politicheskaja nauka*, no. 3, p. 45-69.
- Mandraud, Isabelle (2022), « Mort de Mikhaïl Gorbatchev : le legs ambivalent du dernier dirigeant soviétique », *Le Monde*, 31 août : https://www.lemonde.fr/international/article/2022/08/31/mort-de-mikhail-gorbatchev-le-legs-ambivalent-du-dernier-dirigeant-sovietique_6139623_3210.html (consulté le 20 janvier 2022).
- McGlynn, Jade (2023), *Memory Makers : The Politics of the Past in Putin's Russia*. Londres : Bloomsbury.
- Medvedev, Dmitrii (2011), « Dmitrii Medvedev pozdravil Mikhaila Gorbacheva s 80-letiem », Kremlin.ru, 2 mars : <http://www.kremlin.ru/events/president/news/10497> (consulté le 15 janvier 2022).
- Mezhuev, Boris (2011), « Perestroika-2 – eto normal'no », *Vzgliad*, 26 décembre : <http://vz.ru/opinions/2011/12/26/549842.html> (consulté le 5 août 2022).
- Mezhuev, Boris (2014), *Perestroika-2. Opyt povtoreniia*. Moscou : Ves' mir.
- Miller, Alexei (2012), « The Turns of Russian Historical Politics, from Perestroika to 2011 », in Miller, Alexei; Lipman, Maria (ed.), *Convolutions of Historical Politics*, Budapest : Central European University Press.
- Mul'timediinyi istoricheskii park (2025), « Rossiia – Moia istoriia » : <https://myhistorypark.ru/#> (consulté le 26 février 2025).
- « Na tverskoi ulitse v Moskve vyveshen banner Gorbachev i Kudrin 'Snova nuzhna perestroika' » (2015), Pikabu.ru : https://pikabu.ru/story/na_tverskoy_ulitse_v_moskve_vyiveshen_banner_gorbachev_i_kudrin_rossii_snova_nuzhna_perestroyka_3394441 (consulté le 20 janvier 2022).
- O'Connor, Kevin (2006), *Intellectuals and Apparatchiks : Russian Nationalism and the Gorbachev Revolution*, Lanham MD : Lexington Books.
- « “On byl odnim iz mnogikh, kto ne ispol'zoval vlast' i vozmozhnosti dlia lichnoi vygody.” Naval'nyi o smerti

- Gorbacheva» (2022), *The Insider*, 31 août : <https://theins.ru/news/254576>.
- Pavlov, Alexander (2020), « The Great Expectations of Russian Young Conservatism », in Suslov, Mikhail ; Uzlaner, Dmitry (eds.), *Contemporary Russian conservatism : problems, paradoxes, and perspectives*. Boston : Brill, p. 153-176.
- Pastukhov, Vladimir (2016), « Rossiia, vpered ?! Manifest perestroiki, kotoraiia ne sostoialas', no i ne zakonchilas' », *Novaia gazeta*, 16 septembre : <https://www.novayagazeta.ru/articles/2016/09/16/69869-rossiya-vpered> (consulté le 12 septembre 2024).
- Poliakov, Leonid (2000), « Liberal'nyi konservator », *Nezavisimaia gazeta*, 2 février 2000 : https://www.ng.ru/ideas/2000-02-02/8_conserve.html (consulté le 5 août 2022).
- Prokhanov, Aleksandr (2022), « Trupnye piatna istorii », *Zavtra*, 4 septembre 2022 : https://zavtra.ru/blogs/trupnie_pyatna_istorii (consulté le 12 septembre 2024).
- « Putin nazval oshibki Gorbacheva » (2017), *Vedomosti*, 13 juin : <https://www.vedomosti.ru/politics/news/2017/06/13/694103-oshibki-gorbacheva> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2001), Vladimir Putin pozdravil Mikhaila Gorbacheva s 70-letnim iubileem », *Kremlin.ru*, 2 mars : <http://kremlin.ru/events/president/news/40739> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2005a), « Poslanie Federal'nomu Sobraniu Rossiiskoi Federatsii », *Kremlin.ru*, 25 avril : <http://kremlin.ru/events/president/transcripts/22931> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2005b), « Interv'iu germanskim telekanalam ARD i TsDF », *Kremlin.ru*, 5 mai 2005 : <http://kremlin.ru/events/president/transcripts/22948> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2006), « Vladimir Putin pozdravil Mikhaila Gorbacheva s 75-letiem », *Kremlin.ru*, 2 mars : <http://www.kremlin.ru/events/president/news/35142> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2019), « Bol'shaia press-konferentsiia s V. Putinyim », *Kremlin.ru*, 19 décembre :

- <http://kremlin.ru/events/president/news/62366> (consulté le 20 janvier 2022).
- Putin, Vladimir (2022), « Rodnym i blizkim M.S.Gorbacheva », Kremlin.ru, 31 août 2022 : <http://kremlin.ru/events/president/letters/69233> (consulté le 12 septembre 2024).
- Pyle, William (2021) « Russia's "impressionable years": life experience during the exit from communism and Putin-era beliefs », *Post-Soviet Affairs*, no. 37 (1), p. 1-25.
- Reut, Oleg ; Teterevleva, Tatiana (2014), « Reprezentatsii perestroiki v protestnom diskurse rossiiskogo segmenta Interneta », in Ol'ga Malinova (ed.), *Simvolicheskaja politika, vol 2 : Spory o proshlom kak proektirovanie budushego*, Moscou : INION RAN, p. 146-163.
- Sakwa, Richard (2008), *Putin : Russia's Choice*. London : Routledge.
- Sakwa, Richard (2010), *The Crisis of Russian Democracy : The Dual State, Factionalism and the Medvedev Succession*, New York : Cambridge University Press.
- Sauvé, Guillaume (2019), « The Lessons From Perestroika and the Evolution of Russian Liberalism : 1995-2005 », in Ricardo Cucciola (ed.), *Dimensions and Challenges of Russian Liberalism. Historical Drama and New Prospects*, Cham : Springer, p. 139-151.
- Sauvé, Guillaume (2025), *Suffering Victory : Soviet Liberals and the Failure of Democracy in Russia, 1987-1993*, Ithaca, N.Y. : Northern Illinois University Press, an imprint of Cornell University Press.
- Sharafutdinova, Gulnaz (2021), *The Red Mirror : Putin's Leadership and Russia's Insecure Identity*, New York : Oxford University Press.
- Shevchuk, Mikhail (2022), « Ten' prezidenta. Glavnyi urok, kotoryi segodniashnie vozhd'i izvlekut iz sud'by Mikhaila Gorbacheva », Republic.ru, 1^{er} septembre : <https://republic.ru/posts/105056> (consulté le 11 octobre 2022).
- Sieca-Kozłowski, Elisabeth (2024), *Poutine dans le texte : textes choisis de Vladimir Poutine, de dignitaires et d'intellectuels russes, 2001-2023*, Paris : CNRS éditions.
- Shevel, Oxana (2011) « Russian Nation-building from Yel'tsin to Medvedev : Ethnic, Civic or Purposefully Ambiguous ? », *Europe-Asia Studies*, no. 63 (2), p. 179-202.
- Sokolov, Mikhail ; Belkovskii, Stanislav ; Vinogradov, Mikhail ; Riabov, Andrei (2010), « Igra dvenadtsatogo goda : perestroika-2 ili katastroika ? », Radio Svoboda, 5 août :

<https://www.svoboda.org/a/2119986.html#ixzz0wImUkD94>

(consulté le 12 septembre 2024).

Tsipko, Aleksandr (2005), « Ne vozvodite khulu na perestroiku ! », in Kuvaldin, Viktor (ed.), *Proryv k svobode : o perestroika dvatsat' let spustia*, Moscou : Al'pina biznes buks, p. 334-343.

Tsipko, Aleksandr (2008), « Snova 'Krasnyi proekt'? », *Literaturnaia gazeta*, 25 juin, p. 4.

Tsipko, Aleksandr (2009), *Tsennosti i bor'ba soznatel'nogo patriotizma*, Moscou : Izdatel'stvo LKI.

Tsipko, Aleksandr (2014), *Perestroika kak russkii proekt. Otechestvennye mysliteli v izgnanii o sud'be sovetskogo stroia*, Moscou : Algoritm.

Tsipko, Aleksandr (2022), « Pochemu Gorbachev stal dlia Vostochnoi Evropy natsional'nym geroem », *Moskovskii komsomolets*, 7 septembre 2022 :

<https://www.mk.ru/politics/2022/09/07/pochemu-gorbachev-stal-dlya-vostochnoy-evropy-nacionalnym-geroem.html> (consulté le 11 octobre 2022).

Vorozheikina, Tat'iana ; Zharkov, Vasilii ; Zakharov, Andrei ; Kolesnikov, Andrei ; Levinson, Aleksei ; Petrov, Nikolai ; Riabov, Andrei (2015), *1995-2015 : Tsennosti Perestroiki v kontekste sovremennoi Rossii*, Moscou : Gorbachev-Fond.

Werth, Nicolas (2022), *Poutine historien en chef*, Paris : Gallimard, Tracts.

White, Hayden (1975), *Metahistory : The Historical Imagination in Nineteenth-Century Europe*, Baltimore : Johns Hopkins University Press.

Wilson, Andrew (2009), « Russia's economic crisis – no cue for 'Perestroika 2.0' », *Open Democracy*, 4 septembre : <https://www.opendemocracy.net/article/email/russia-s-economic-crisis-no-perestroika-2-0> (consulté le 12 septembre 2024).

Zdravomyslova, Ol'ga ; Zakharov, Andrei (2015), « Vremia dlia 'revoliutsii sverkhu' v Rossii proshlo », *Novoe literaturnoe obozrenie*, no. 104 (6) :

https://www.nlobooks.ru/magazines/neprikosnovennyi_zapas/104_nz_6_2015/article/11742/ (consulté le 12 septembre 2024).

Notice bio-bibliographique

Guillaume SAUVÉ est politologue (PhD, Sciences Po Paris, 2016), spécialiste de la politique de la Russie et des autres pays de l'espace postsoviétique. Il enseigne à l'Université du Québec à Montréal et à

l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur les politiques de l'espace public et l'histoire intellectuelle de la Russie contemporaine. Il a publié en 2020 *Subir la victoire : essor et chute de l'intelligentsia libérale en Russie (1987-1993)*, dont une version augmentée paraît en anglais et en russe en 2025. Son deuxième livre, *Un conservatisme à la carte en Russie*, est paru en 2023. Ses recherches actuelles portent sur les pétitions en Russie, comme indicateurs de la dynamique des débats publics en contexte autoritaire.